

Le dossier Alvin

Alessandro Mercuri

© art&fiction 2014

ISBN 978-2-940377-79-4

«L'Histoire est une autre histoire»

Marcel Duchamp, 1960.



COLUMBIA



Hollywood, 22 novembre 1963, 10h30, projection test du nouveau film de Stanley Kubrick, *Dr. Strangelove*.

Les lumières, une à une, s'éteignent. L'obscurité se répand dans la pénombre et le silence. Puis, des ténèbres surgissent des éclairs et des flashes éblouissants ; un faisceau de lumière, de fine poussière frappe l'écran blanc d'une salle de cinéma. Au sommet d'un piédestal, haut dans le ciel, parmi les nuages, une femme apparaît. Vêtue d'une toge romaine ou en habit de soirée, la femme moitié humaine – moitié statue, femme de pierre – statue de chair, le bras levé, porte une torche qui rayonne, irradie et embrase les cieux. *COLUMBIA PRÉSENTE...* Soudain, une sonnerie de téléphone retentit dans la cabine de projection. Le projectionniste décroche et obtempère. La vestale cinématographique s'éteint. Les lumières se rallument. La projection test du film de Stanley Kubrick est annulée de toute urgence. Un drame est survenu.

Il est 10h31 à Los Angeles et 12h31 à Dallas. John F. Kennedy est à bord de la SS-100-X, nom de code de la limousine présidentielle, une *Lincoln* noire décapotable. La marque de voiture porte le nom du 16^e président des États-Unis, Abraham Lincoln, assassiné en 1865 dans la loge présidentielle du théâtre Ford de Washington. Sur scène avait lieu la représentation d'une comédie burlesque : *Our American Cousin*. Dans la salle, à l'acte III scène 2, l'assassin John Wilkes Booth, lui-même acteur de théâtre, pénétra dans la loge et tira à bout portant une balle dans la tête du président. Puis, il s'enfuit en sautant sur scène et disparut dans les coulisses. Entre 1865 et 1963, le cinéma a succédé au théâtre et *Dr Strangelove* a remplacé *Our American Cousin* quand, soudain, les sièges arrière de la *Lincoln* présidentielle se couvrent de sang, de fragments d'os et de cerveau. Le Président John F. Kennedy vient d'être assassiné. À Dallas, le meurtre et l'impact de balle 6,5 mm sont filmés par un cinéaste amateur à l'aide d'une caméra 8 mm. À Hollywood, le projectionniste remballa les bobines 35 mm dans leur boîte en fer. Les États-Unis sont en deuil. L'avant-première et la sortie nationale de *Dr. Strangelove* sont ajournées *sine die*.



14h38, heure texane, sur le tarmac de l'aéroport *Dallas Love Field*. L'avion présidentiel *Air Force One*, s'apprête à décoller. À son bord, le vice-président Lyndon B. Johnson prête serment. Dans la *Conference Room* du Boeing 707, catastrophe et stupéfaction se lisent sur des visages graves, abattus et crispés aux mâchoires serrées. Parmi les témoins de la cérémonie : agents des services secrets, veuve du Président Jacqueline Kennedy et Jack Valenti le directeur de communication de la visite dallasienne de JFK. Durant la deuxième guerre mondiale, J. Valenti a été lieutenant dans l'*Air Force* et pilote de bombardier *B-25*. Après guerre, il travaille dans la publicité, fonde une agence de marketing et de conseil en communication politique. Où comment vendre des chefs d'État comme des pots de yaourts et des conserves de soupe. À la même époque, Gerhard Richter participe au mouvement du *réalisme capitaliste*, Andy Wahrol est passé de l'art publicitaire au *pop art*, et Jack Valenti au *nouveau réalisme démocratique*.

Au creux de la voie lactée et du système solaire, de la révolution de la Terre autour de son étoile naissent les soldes d'été, d'automne, d'hiver et de printemps. La consommation devient cosmique. Les destins de l'univers, des hommes et des produits ne font plus qu'un : *tout doit disparaître*.



C'est dans les airs, au cours de ce voyage funèbre en avion que LBJ, le nouveau Président Lyndon B. Johnson, offre à Jack Valenti un poste de conseiller spécial à la Maison-Blanche. Brian Doherty, ex-bassiste du groupe punk-rock *The Jefferson and the Turbo Satan* et journaliste au magazine libertarien *Reason*, attribue au publiciste politique cette phrase désormais célèbre : « *If LBJ dropped the H-bomb, Valenti would call it an urban renewal project* » [Si Lyndon Johnson décidait de lâcher une bombe H, Valenti appellerait cela un projet de renouvellement urbain]. Sinistre et glacial aphorisme pour guerre froide. *Stop Worrying and Love the Bomb*. Trois ans plus tard en 1966, sous l'insistance du président des studios *Universal Lew Wasserman*, et avec l'accord du président des États-Unis Lyndon B. Johnson, Jack Valenti quitte Washington, la capitale fédérale, pour rejoindre Los Angeles, la capitale cinématographique.

WASHINGTON,
DISTRICT OF COLUMBIA... PICTURES
UNITED STUDIOS... UNIVERSAL STATES



Jack Valenti devient alors, pendant près de quarante ans, le président de la toute puissante *MPAA, Motion Picture Association of America*. Sa présidence à la tête de l'organisation cinématographique, de 1966 à 2004, est le plus long règne de l'histoire des États-Unis après celui de John Edgar Hoover, premier directeur du FBI. De 1924 à 1972, Hoover, Macbeth de film noir, dirige le *Federal Bureau of Investigation*, police de répression criminelle et politique, des mœurs, des vices et des vertus. À la tête de l'inconscient collectif d'une nation, John le policier et Jack le publicitaire, président aux songes éveillés ou endormis, rêves et cauchemars américains.

Mais l'avion présidentiel n'a pas encore décollé du *Love Field*. Lyndon B. Johnson est sur le point de prêter serment. L'enregistrement sur bande magnétique de la cérémonie improvisée est de piètre qualité. Outre les défauts sonores, grésillements et bruits parasites, l'enregistrement de la prestation de serment est tronqué. La copie disponible auprès de la *Lyndon Baines Johnson Library and Museum* au Texas révèle l'absence de l'incipit : « *I Lyndon Baines Johnson do solemnly swear...* ». Lyndon Johnson s'exprime-t-il sur l'amorce inenregistrable de la bande ou bien aurait-on appuyé en retard sur le bouton REC ? Les voix du juge et du Président se suivent en boucle et, ainsi, se poursuit le double monologue constitutionnel : « *... that I will faithfully execute... that I will faithfully execute... the Office of President of the United States... the Office of President of the United States... and will to the best of my ability... and will to the best of my ability... preserve... preserve... protect... protect... defend... defend... the Constitution of the United States... the Constitution of the United States... so help me God... so help me God* ».

Comble d'étrangeté, le personnel à bord du Boeing ne trouve aucune Bible sur laquelle le nouveau Président puisse prêter serment. Sur quel document repose alors la main gauche de Johnson ? Les services secrets auraient, dit-on, rapporté un missel de la chambre à coucher du défunt Président. En regardant attentivement la photo de cérémonie d'investiture, le missel ressemble moins à un livre liturgique qu'à un document officiel dont les pages auraient été reliées par une spirale d'anneaux de métal ou plastique. À 14h47, l'avion décolle en direction de Washington avec, à son bord, un Président mort et un Président vivant, LBJ et la dépouille de JFK.



Ainsi, *Columbia Pictures* déprogramme la sortie de *Dr. Strangelove*. Ce n'est pas le premier esclandre atomique du studio hollywoodien. En 1946, son fondateur Harry Cohn doit éteindre un incendie, l'ire funeste de sa plus grande star sous contrat : Rita Hayworth. *Gilda* sort sur les écrans américains en février 1946. Une icône est née. La femme fatale enflamme les esprits. La bombe sexuelle explose au firmament de tous les fantasmes. Quelques mois plus tard, en juillet 1946, l'armée américaine procède à une série d'explosions nucléaires dans l'atoll de Bikini. La presse révèle que de jeunes scientifiques, admirateurs de la star et amateurs de métaphore, auraient orné la bombe à l'effigie de *Gilda*. L'actrice est scandalisée et s'apprête à fondre sur Washington en vue d'y tenir une conférence de presse. Harry Cohn, le patron de *Columbia Pictures* la retient de justesse. Mais le mauvais goût atomique ne s'arrête pas là. Direction Paris. Cinq jours à peine après l'explosion nucléaire sur l'atoll pacifique, Louis Réard, ingénieur automobile de formation et inventeur en lingerie fine et vêtements de nuit, présente le premier modèle de maillot de bain féminin deux pièces. Il nomme sa création explosive « bikini » en référence à la déflagration qui vient d'embraser l'île paradisiaque. « *Le bikini, la première bombe an-atomique !* » devient le slogan du deux pièces de plage, triangles échancrés, petite culotte et soutien-gorge. Si l'avenir de l'homme est la femme, le destin de l'humanité, lui, demeure nucléaire. La critique et éditrice de mode Diana Vreeland s'exclame : « *Le bikini est la chose la plus importante depuis la découverte de la bombe atomique* ». De manière prémonitoire, dès 1932, le créateur de mode français Jacques Heim, avait lancé un vêtement de plage intitulé « Atome » décrit comme le plus petit maillot de bain au monde. Si minuscule que l'on ne peut voir au-delà. Face à l'apocalypse, l'insouciance ou l'inconscience sont de mise, comme le rappelle le sous-titre de la comédie nucléaire : *Comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à aimer la bombe*.

